

Du sentir et de l'intra-subjectivité dans la présence à soi : interactions entre Angélique et Félicien dans *Le Rêve* de Zola

Colette Becker rappelle ces propos de Zola : « je voudrais forcer les gens à confesser que je suis un psychologue. De la psychologie donc, ou ce qu'on appelle ainsi (!) » (p. 15)¹. On sait que *Le Rêve* « est le roman de l'amour fou, de la revendication du besoin et du droit d'aimer » (p. 33), insiste Colette Becker avec sa vigueur pédagogique habituelle. « Les cinq personnages principaux du roman ont tous été entraînés par la passion » (p. 27). Contentons-nous de suivre ici, dans les chapitres III à VI, quelques évolutions et détours du personnage d'Angélique, en relation avec l'apparition de celui de Félicien dans son monde. Examinons comment Zola va s'y prendre pour faire surgir les finesses des plis les plus secrets de l'intra-subjectivité. A mesure que l'intériorité s'affirme chez Angélique, les couches diversifiées de son personnage accueillent différemment dans la présence à soi les apparitions de Félicien. Le champ scénique est à la fois tendu, redouté et ouvert à l'attente, ce qui ne peut que les surprendre tous les deux. Et surprendre aussi l'auteur, qui sait que « Les idées restent vagues jusqu'à la minute de l'exécution » (p. 15). Colette Becker a exposé, plus d'une fois, connaissant sur le bout des doigts les multiples pièces des dossiers préparatifs de son maître Zola, comment, en pleine création, le non-encore pensé jaillissait en lui-même en dehors de ce qui était prévu. Le texte en écriture est une surface active. Le prévu et l'imprévu se jouent des tours, au hasard et dans la relativité (dans un inconscient du texte) de la création. Peut-être ces écarts entre le déjà-là et le pas-encore-là contribuent-ils aux incertitudes ouvertes dans ce roman selon les avancées de sa présentatrice : « *Le Rêve* est ainsi une œuvre déroutante et complexe. [...] En voulant répondre à une question de son époque, Zola a écrit un de ses romans les plus personnels qui oublie finalement son propos initial » (p. 38).

Ne rappelons pas la trame dramatique. Essayons plutôt de retenir ces moments où les divers aspects du soi s'enveloppent jusqu'à intérioriser les feuilletages qui deviendront ces plis qui n'affleurent plus à la surface, et que les événements vont se charger de révéler pour en assurer l'apparition. L'auteur les avait-il présumés ? Rien de moins sûr. Ne lui prêtons pas une clairvoyance excessive. Il a pu assister, comme nous-mêmes, aux aléas d'une

¹ Emile Zola; *Le Rêve* (1888), Paris, Garnier-Flammarion, 1975. Chronologie, préface et archives de l'œuvre par Colette Becker; éd. citée.

création qui, à chaque pas, a essayé d'échapper au déjà-là, dans l'attraction suscitée par une imagination à l'œuvre, s'objectivant dans son penchant artistique. Encore une face cachée qui échappe au « savoir » de la grammaire. Lire, appelle à se perdre dans un romanesque qui ménage des surprises, à l'affût de la diversité des fictions de l'imagination dite créatrice. Celle-ci fonctionne à travers les imaginaires qui enveloppent les personnages, nébuleuses d'où ils tentent parfois de s'extraire. Tel serait un des cheminements douloureux qui guette Angélique, incapable, selon la volonté explicite de l'auteur, d'écarter les voiles du soupçon et de déceler d'emblée les interstices qui se creusent entre l'apparent et l'inapparent. Les microphénomènes énergétiques qui promeuvent les parcours de ce couple permettent-ils de mettre en lumière les unilatéralisations de ces personnages ?

Entre l'inapparent et l'apparent il n'y a d'autre séparation que celle de l'agir muet des microphénomènes qu'il conviendrait de faire ressurgir pour surprendre tout un chacun, lecteur et écrivain. Tout ceci en gardant par devers nous, en silence, ce qui pourrait correspondre à l'inconscient du texte. Ne convoquons pas, non plus, quelque « fonds secret », prêt à fonctionner dans les explications prolixes d'un *deus ex machina*. Suivons le fil du récit dans ses surfaces lisibles ; laissons la fiction se transfigurer dans les formes les plus proches habitant les soubassements des citations évoquées. Les feuillets du roman se tournent d'eux-mêmes vers ces zones de l'intériorité et de l'intra-subjectivité aménagées dans les fines incarnations de ce que Zola faillit nommer « la physiologie du texte ».

1. Un passé merveilleux...

Angélique, enfant trouvé sous le porche de l'église de Beaumont, élevée par un couple de brodeurs d'art, est âgée de seize ans, à ce moment du récit qui nous occupe. Elle est déjà une fine brodeuse possédant l'acquis du métier ; jeune fille accomplie, belle, saine, pleine d'ardeur de vie, mais pauvre, riche d'un imaginaire peuplé d'histoires racontées, empruntées à la vie des saints, à la Légende dorée, aux légendes fabriquées par elle-même à partir des sculptures des chapiteaux et autres images qui enrichissent l'église-cathédrale placée juste en face des fenêtres de la maison du couple Hubert-Hubertine. Ce sont ses parents adoptifs qui l'ont recueillie, nourrie, élevée, éduquée, dans ce nid ouaté, en assurant son enseignement et l'apprentissage du métier de brodeuse à leur propre exemple. Les descriptions de ce travail délicat, sérieux, pratiqué avec ténacité, exécuté avec ponctualité et efficacité, côtoient les évocations du merveilleux, et les envolées d'un imaginaire partagé entre les trois protagonistes. Jusque là, la fiction romanesque relie et soude les trois partenaires autour des œuvres de broderie fine à accomplir, une réalité orientée vers les livraisons des vêtements commandés par les

pouvoirs des églises ; labeur à base de fils d'or et de tissus dorés, tissage redoublé par les légendes, elles-mêmes dorées qui emplissent les imaginaires peuplant l'au-delà et l'en-deça du travail. Un monde de rêve bâti par ces trois êtres. Imaginaire merveilleux, plein d'émerveillements dont la prégnance va agir fortement sur ce cerveau encore tendre dans une puberté-adolescence bouillonnante, qui émerge à peine vers ses propres originalités. A seize ans, Angélique est juste prête à affronter ce qu'elle pressent sans bien le savoir encore, appât attirant des inconnues d'un amour dont elle ignore les contours.²

Angélique attend. Comme Madame Bovary, elle attend au fond d'elle-même un événement. Or, ce fond qui appelle à affleurer est présupposé comme différent par chacun des protagonistes de cette triade familiale. La vision imaginaire empiète sur la facticité des opérations du travail et sur les effectuations à venir. Une visite aux ruines du château de Hautecœur, fournit l'occasion propice à un double enchantement, par l'évocation fascinante d'une époque et par le récit plus précis des amours de Monseigneur de Hautecœur, archevêque actuel de Beaumont et père très légitime d'un beau jeune-homme que personne ne connaît encore mais qui est présenté déjà auréolé de gloire et riche à millions... « riche comme un roi, beau comme un dieu » (p. 85). Monseigneur a perdu son épouse Paule, lors de l'accouchement. Meurtri, il a tenu à l'écart ce garçon arrivé au jour de manière si traumatisante. Il s'est retiré dans les ordres et il est devenu un prélat prestigieux et puissant, qui hérite d'une sorte de pouvoir de guérir octroyé par Dieu à un ancêtre dont l'action fut ainsi efficace sur la peste qui sévissait... Ce pouvoir est concentré dans une formule magique, surtout aux yeux d'Angélique qui en subit la fascination : « Si Dieu veut, je veux ». Apprenons aussi que Hubert et Hubertine réunis par une irrésistible passion, ont transgressé le licite accord des familles, et n'ont pas pu avoir d'enfant, ce qui bien sûr ne saurait être qu'un châtement mérité en punition de la faute liée à leur désobéissance.

Au cours de charmantes conversations, Angélique s'écrie : « Oh! ce que je voudrais, moi, ce que je voudrais...[...] Oh! ce que je voudrais, ce que je voudrais, ce serait d'épouser un prince... [...] Et ce que je voudrais, ce serait qu'il fut très beau, très riche, oh! le plus beau, le plus riche que la terre eût jamais porté! [...] Et ce que je voudrais encore, ce serait que mon prince m'aimât à la folie, afin moi-même de l'aimer comme une folle. Nous serions très jeunes, très purs et très nobles, toujours, toujours! » Hubert relève dans ces propos, vanité, orgueil, gourmandise, le diable qui attise par dessous. La mère, sollicitée, dira : « Folle!... Mais, mon enfant, tu es pauvre, toi, tu

² Ce texte s'inscrit en complément de « Le jeu des imaginaires dans *Le Rêve* » Cahiers Naturalistes, 1988, p.152-170.

n'auras pas un sou en mariage. Comment peux-tu rêver un prince ? » Angélique nullement décontenancée : « Puisqu'il aurait de l'argent, lui, à quoi bon en avoir, moi ? » Occasion pour Hubertine de sermonner : « Tu es trop jeune, tu ignores le mal. Va, le mal existe, et tout puissant. [...] Tu me ferais repentir de t'avoir élevée dans cette maison, seule avec nous, à l'écart de tous, ignorante à ce point de l'existence... Quel paradis rêves-tu, donc ? comment t'imagines-tu le monde ? ». Et Angélique prise dans des paroles de rêve : « celui que j'attends. [...] Je ne l'ai jamais vu, mais je sais comment il doit être. [...] Il me prendra, et ce sera fait, pour toujours ». Hubertine, rappelle avec sévérité : « Le bonheur, pour nous misérables, n'est que dans l'humilité et l'obéissance. [...] Mais je croyais que tu ne voulais pas te marier. Tes saintes, qui t'ont tourné la tête, ne se mariaient pas, elles. [...] [Et Angélique], ça datait de si loin, les histoires des saintes ! Les temps avaient bien changé, Dieu triomphant ne demandait plus à personne de mourir pour lui. Dans la Légende, le merveilleux l'avait prise, plus que le mépris du monde et le goût de la mort. Ah ! oui, certes, elle voulait se marier, et aimer, et être aimée, et être heureuse ! – Méfie-toi, poursuit Hubertine, tu feras pleurer Agnès, ta gardienne. Ne sais-tu qu'elle refusa le fils du gouverneur et qu'elle préféra mourir, pour épouser Jésus ? [...] [Et Angélique] : Mais c'est Jésus que je veux ! » (pp. 86-90).

2. L'éveil et les plissements

Angélique est d'un naturel gai, elle chante, travaille, mène une vie des plus paisibles, sous l'emprise quotidienne des labeurs sollicités, accomplis à la perfection, activité tout à fait compatible avec cette atmosphère féérique puisant dans les images ayant pris racine dans le fantastique des histoires des saintes : un coin de paradis sur terre. Voilà qu'Angélique est prise d'angoisses brusques, de crises de larmes vespérales, sans cause apparente, avec réveils en sursaut, en pleine nuit. A cela se mêlaient « des rêves délicieux. [...] C'était un émerveillement continu, une surprise de ne pas se reconnaître, de se sentir comme agrandie de joies et de douleurs qu'elle ignorait, toute la floraison enchantée de la femme » (p. 93) Zola éduque-t-il les jeunes filles à venir ? Les prégnances de l'atmosphère de ravissement autour des figures de la cathédrale d'où émanent des vapeurs poudrées d'histoires du passé qui poursuivent leur devenir dans une création propre, intra-subjective, dans laquelle se fondent les diverses couches d'un faire semblant mélangé de réel, détourné de toute réalité, fusionnent dans les franges d'un ineffable. Car, le « Je voudrais... Je l'attends... Je le pressens... » fonctionnent comme autant de figures vivantes d'un rêve porté à son extrême état d'incandescence. Où se mêlent quelques craintes venues du passé obscur, inconnu, et où l'acquis paraît encore fragile, « tandis qu'elle grandissait en santé nouvelle, à chaque

saison, dans ce coin béni » (p. 100). Le printemps la rend gaie et alerte, mais avec des bouillonnements du corps, des crises de larmes le soir, au balcon, où l'esprit guette, et « elle était bouleversée par une attente (p. 100). Ce qu'elle attendait, venait de l'invisible (p.101) Ce qui venait du rêve finit par prendre l'ombre d'un corps. [...] une ombre...[...] C'était une ombre compagne de la sienne, elle avait deux ombres, bien qu'elle fût seule, avec son rêve. Et ce secret, elle ne le confia à personne, pas même à Hubertine, à laquelle jusque-là, elle avait tout dit » (p. 102-103). « Puis, une impatience la prit de connaître, son attente recommença [...] la troisième nuit, en venant s'accouder, Angélique reçut au cœur un choc violent. Là, dans la clarté vive, elle l'aperçut debout, tourné vers elle. [...] A cette distance, elle le voyait comme en plein jour, âgé de vingt ans, blond, grand et mince. Il ressemblait au Saint Georges, à un Jésus superbe. [...] Angélique le regardait toujours. Il leva les deux bras, les tendit, grands ouverts. Elle n'avait pas peur, elle lui souriait. » (p. 104).

Entre le Clos-Marie, petit espace vert qui entoure la maison, jouxtant la cathédrale, et la Chevrotte, la mince rivière qui coule là, vont se dérouler les scènes de la rencontre. Les opérations du coulage de la lessive facilitent le rapprochement. Le jour du rinçage, Angélique est seule. « Elle ne se hâtait point. Elle éprouvait depuis le matin une curiosité inquiète, [...] [d'autant qu'elle était quelque peu décontenancée en apercevant un ouvrier inconnu travaillant à un vitrail] puis, lorsqu'elle revint de déjeuner, sa colère s'en alla : un second ouvrier était sur l'échafaud, jeune celui-ci, également vêtu d'une blouse grise. Et elle l'avait reconnu, c'était lui » (p. 106). Il faisait semblant de rien, la regardant à la dérobée, puis, brusquement elle le voit sauter de l'échafaudage, disparaître, et surgir là devant elle, mais en lui tournant le dos, sans oser encore ; enfin, « il se retourna ; et, comme, justement, elle levait la tête, avec son rire malicieux leurs regards se rencontrèrent... » (p. 108). Une pièce de la lessive glisse dans l'eau, le jeune homme s'empresse de la récupérer dans la Chevrotte... « Quand elle le vit revenir [...] lui, s'oubliait à la regarder. Elle était si adorable d'enfance, dans ce rire qu'elle retenait [...] Et il ne savait plus comment lui rendre le linge, tellement il la trouvait belle, de la beauté d'art qu'il aimait [...] [va-t-elle en rire ? se retenir ? Elle se contente d'un...] Merci, monsieur. Mais le rire était revenu, le rire la fit bégayer, lui coupa la parole ; [...] Et il s'en alla, il avait disparu avec le vieil ouvrier... » (pp. 108-109).

Le lendemain matin, la deuxième rencontre fut plus rapide. « La lessive entière menaçait de s'envoler [...] – Mademoiselle, désirez-vous que je vous aide ? [...] – Mais bien sûr, aidez-moi donc!... [...] – Moi, je me nomme Félicien – Et moi, Angélique. – Je suis peintre verrier, on m'a chargé de réparer ce vitrail. – J'habite là, avec mes parents, et je suis brodeuse » (p.

109-110). Petits commentaires en forme de confidences anodines. Angélique : « Moi, j'aime que les choses soient à leur place... [...] je brode des deux mains...[...] Il l'écoutait, ravi. [...] Puis, elle acheva ses confidences, dans le besoin naïf et inconscient de se faire connaître. – Le blanc s'est toujours beau...[...] Tenez! ce que mère ne sait pas, je garde les déchets de soie blanche... [...] Et j'ai un autre secret, oh! un gros celui-là! Quand je m'éveille, chaque matin, il y a près de mon lit, quelqu'un, oui! une blancheur qui s'envole » (p. 111). Puis, les empressements des deux jeunes gens autour des pièces de linge font que leurs mains se frôlent. « Elle était restée debout, immobile, étouffant. Un trouble noyait son rire, elle ne plaisantait plus, ne se moquait plus de ce grand garçon innocent et gauche. Qu'avait-elle donc, pour n'être plus gaie et pour défailir ainsi, sous cette angoisse délicieuse ? Quand il lui tendit le fichu, leurs mains, par hasard, se touchèrent. Ils tressaillirent, ils se contemplèrent, éperdus » (p. 112). Affolée, Angélique court se réfugier chez elle.

Emotion première. Tout un monde nouveau s'ouvre, pour lequel ils sont, l'un et l'autre, peu outillés. L'anticipation désirante va dépasser les possibilités concrètes. Ils se voient. Tous les jours. Ils se sourient. Mais ils n'échangent aucune parole. Ils ne renouvellent pas les secousses ressenties dans et par le toucher. Le roman se nourrit des conversations intimes de chacun, surtout d'Angélique, gardées secrètes. « ils jouirent délicieusement de cette possession à distance. C'étaient sans cesse des ravissements nouveaux, pour les découvertes qu'ils faisaient » (p. 113). A distance, il adorait ses mains, elle remarqua ses pieds minces... « Leurs cœurs aussi se mettaient à nu, ils y eurent des trouvailles » (p. 113). Félicien sentait des impatiences. Angélique s'est bientôt sentie envahie, trop envahie. Les audaces, la fièvre intérieure, trouvaient des dérivés. Ils faisaient des charités, en empiétant maladroitement l'un sur l'autre sans parvenir à se rejoindre, à marquer des satisfactions... Un jour dans la proximité d'un frôlement il risque, dans un murmure, un « Je vous aime. Et elle se remit à fuir, dans sa peur de l'amant » (p. 118).

Les plissements de l'intra-subjectivité de chacun sont tissés à gros traits. L'imagination romanesque propose un discours présupposé qui s'incarne peu et mal, sauf dans la douleur et le ressentiment, une modalité plus ancienne du sentir, mieux accouplée à la souffrance, ce que les humains ont su exploiter, les uns sur les autres, et chacun pour soi, avec le plus d'éclat, depuis les temps les plus reculés.

3. Du sentir au ressentiment

La surprise et les joies furent de courte durée. « Pendant deux jours, Angélique fut accablée de remords. Dès qu'elle était seule, elle pleurait, comme si elle eût commis une faute. Et la question, d'une obscurité

alarmante, renaissait toujours : avait-elle péché avec ce jeune homme ? était-elle perdue, ainsi, ainsi que ces vilaines femmes de la Légende, qui cèdent au diable ? Les mots, murmurés si bas : "Je vous aime", retentissaient d'un tel fracas à son oreille, qu'ils venaient pour sûr de quelque terrible puissance, cachée au fond de l'invisible. Mais elle ne savait pas, elle ne pouvait savoir, dans l'ignorance et la solitude où elle avait grandi » (p. 119).

Taradée par la peur du péché, Angélique se sentait « devenir autre ». Ce voyage sentimental minuscule, parcouru dans sa tête autour de quelques regards croisés suscitait tout un questionnement sur la culpabilité, la faute, le péché, tout un ressentiment contre soi vivifié dans le remords, attisé par des scrupules sans fin. Tel apparaissait le très réel vécu qui affectait Angélique au tréfonds d'elle-même. La lutte s'incarnait autour d'un double, voire triple dilemme. Aimer et être aimée, désir qui s'envolait dans un imaginaire sans limites puisque sans expérience ; régime où les oscillations douloureuses devenaient infernales. Mais, en même temps, la portée éthique, morale, conforme aux règles des bonnes mœurs selon les préceptes dont Angélique avait entendu parler et auxquels elle aurait voulu se conformer, l'entraînaient dans une réelle confusion, ne sachant pas si l'irréparable du « mal » n'avait pas déjà été commis à travers ces regards et ces mots entendus, liés à l'espoir qu'ils avaient soulevé. Enfin ultime regret, n'avait-elle pas eu tort de ne pas s'être confiée à Hubertine ? Et dans le doute renouvelé, le ressentiment s'enflait et fleurissait de plus belle. La seule décision, la vraie pénitence : ne plus le voir, ne plus lui parler, battre sa faute en silence.

Félicien trouve une astuce pour essayer de contourner les difficultés. Il vient passer commande d'une mitre pour Monseigneur (son propre père, ce qu'il est censé ignorer). Il insiste et propose au nom d'une congrégation de dames pieuses, une somme d'argent capable de décider l'adhésion d'Angélique, seule apte à mener à bien les fines broderies en fil d'or exigées par ce travail d'orfèvre, qui de plus était à livrer dans un délai fort court. Occasion, tout en nous décrivant les subtilités de ces tâches, de permettre à ces jeunes gens de se voir et de se parler, comme s'ils n'étaient que des connaissances faisant amitié avec l'approbation implicite des parents d'Angélique. Les regards d'amour à la dérobée et les gestes raffinés du labeur se mêlent adroitement dans la légèreté de ces pages.

Mais Félicien n'est pas dupe. « Elle ne l'aimait pas, elle ne l'aimerait jamais, c'était décidé. (Il venait sans grand espoir mais...). Les heures qu'il n'y passait pas, étaient abominables, ravagées par son combat intérieur, torturées d'incertitudes... (Il) avait découvert un moyen de la passionner... C'était de lui parler de son art, des anciens chefs-d'œuvres de broderie... » (p. 126-127). Puis la mitre fut brodée, montée, livrée, il ne pourrait plus venir à l'atelier. Il se désespérait. Quant à Angélique, qui disait ne plus vouloir le voir, elle

éclata en larmes dans sa chambre, et « qu'elle était heureuse et qu'elle souffrait! Son pauvre cher amour, comme il avait dû s'en aller triste! Mais c'était juré aux saintes, elle l'aimerait à en mourir, et jamais il ne le saurait » (p. 131).

On connaît la suite, Hubertine va proférer d'horribles mensonges pour éloigner ces jeunes l'un de l'autre, et faire triompher un réel de raison. Angélique résistera, fera une sorte de grève simulée de la faim, ira jusqu'au seuil du suicide, et dans la lutte émettra quelques signaux qui, sans paroles évidentes, mobiliseront Hubert, le père et Félicien, l'objet d'amour. La timidité qui les tenaille, la peur de tout et d'eux-mêmes, la honte, la pudeur, l'orgueil et l'amour propre qui freine plus que tout les soubresauts du bon amour ; ces parades et camouflages finiront par desserrer leurs tenaillements, un laisser être voudrait fleurir. Ils finiront par se déclarer, et par déclarer à tous, cet amour impossible. Ils croiront détourner le destin et parvenir à faire fléchir le prélat. Trop tard, un mariage-simulacre couronne une cérémonie qui est en fait un enterrement. Ce grand roman d'amour choit dans une banalité, la plus commode en somme que les auteurs aient trouvée pour finir dans la grandeur. L'auteur inflige-t-il à ses personnages-femmes (hier Pauline, demain Clotilde, aujourd'hui Angélique) ce qu'il saura s'éviter à lui-même dans ses aventures de cœur ?

La présence à soi atteint ici un faible degré. Le merveilleux d'abord, l'imaginaire d'amour ensuite, restent très en dehors de la chair à vif des personnages. Angélique et Félicien ne bénéficient que d'un insister peu incisif. On a assimilé ce roman à un conte bleu. L'est-il vraiment ? Les illusions laissent place à des souffrances vives qui vont, en définitive, l'emporter. Les interactions charnelles sauront prendre une densité forte dans d'autres œuvres. Peut-être que l'important était de mettre en valeur la portée de ces constructions mythiques qui, sous forme de légende et de conte, maintiennent la naïveté, longuement, au pouvoir, et écartent la prise en mains des expériences de vie. Peut-être Zola parvient-il ainsi à mieux insister sur l'importance d'une physiologie du texte qui fournit à la dimension esthétique une incarnation qu'il s'agit de ne pas rater...

Adolfo Fernandez-Zoila